

**Jean 20,24-29**

(24) Cependant Thomas, l'un des Douze, celui qu'on appelle Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. (25) Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur répondit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'enfonce pas mon doigt à la place des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté, je ne croirai pas ! » (26) Or huit jours plus tard, les disciples étaient à nouveau réunis dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, toutes portes verrouillées, il se tint au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous. » (27) Ensuite il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi. » (28) Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu. » (29) Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »

**Romains 8,22-25**

(22) Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement. (23) Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps. (24) Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? (25) Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance.

---

« Je ne crois que ce que je vois ! », « Ça, il faut que je voie pour y croire ! » Des phrases de ce type, nous en entendons souvent, me semble-t-il, et il nous arrive probablement même de les dire nous-mêmes. Elles caractérisent un point de vue qu'on pourrait appeler celui du réalisme sceptique, s'efforçant de garder les pieds sur terre. Il vaut mieux se méfier, pour ne pas se laisser avoir, et comme le dit la sagesse populaire, « Un "tiens" vaut mieux que deux "tu l'auras" ! ». La foi, la confiance, d'accord peut-être, mais pas sans quelques garanties. Avant de croire, on aimerait bien voir quelque chose qui nous pousse à croire, un signe, un prodige, peut-être. À ce réalisme sceptique s'oppose une foi qui s'efforce de croire sans voir, coûte que coûte, une foi qui croit de manière aveugle, au-delà de toute intelligence et de toute expérience. Pour vraiment croire, il faut croire sans voir.

Les réalistes auront tôt fait de rétorquer qu'une foi pareille est une pure illusion, sans aucun lien à la réalité.

Comment faut-il se situer dans ce conflit ? Faut-il se ranger du côté d'une foi aveugle, pure et dure, résistant à tous les obstacles, ou au contraire du côté de la sagesse prudente du réalisme ? Nous allons tenter de répondre à cette question à l'aide du récit de l'évangile de Jean que nous venons d'entendre. Elle ne nous propose pas de trancher dans un sens ou dans un autre, ni de faire un compromis bon marché. Elle nous invite à réfléchir à la question de manière ouverte, en nous permettant de nous mettre dans la peau d'un personnage très moderne, Thomas, le disciple sceptique. Et c'est une grande consolation pour nous que les textes bibliques nous offrent de tels personnages qui nous ressemblent, par leurs doutes, par leurs inquiétudes humaines. À côté du père de l'enfant épileptique dans Marc 9, qui dit à un Jésus très sévère : « Je crois, Seigneur, viens

au secours de mon incroyance ! » (Marc 9,24), le disciple Thomas est un deuxième personnage auquel nous pouvons nous identifier, partageant avec lui doute.

Mais il faut le préciser d'emblée, ce texte est une histoire, un récit qui nous est raconté. Il ne résout pas notre problème par une recette, une formule magique, ou une thèse, un axiome, qu'il suffirait d'appliquer. Il nous raconte l'histoire d'un homme prise dans la tension entre le voir et le croire : « Si ne vois pas..., je ne croirai pas. » Entre le réalisme sceptique et la foi aveugle, je peux m'identifier à Thomas, je peux lire mon histoire dans son histoire, me trouver reflété dans ses possibilités et ses limites. Essayons ainsi de nous découvrir dans la figure de Thomas.

Nous sommes dans les jours qui suivent la mort de Jésus. Les disciples ont été déçus dans leurs attentes. Résignés, ils ne comprennent pas ce qui s'est passé et ne trouvent pas la force de croire sans comprendre. Parmi eux, Thomas, qui, dans l'évangile de Jean, s'est distingué à deux ou trois reprises par des remarques ou questions particulièrement déplacées et qui donc comprend probablement encore moins que tous les autres.

Mais voilà qu'une expérience inattendue vient bouleverser le groupe des disciples : celui qui est mort sur la croix leur apparaît, s'adresse à eux et donne sens à ce qui s'est passé. Par malheur, Thomas, celui qui en aurait le plus besoin, est absent lors de cette première rencontre, et il ne veut pas se contenter de l'ouï-dire. « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'enfonce pas mon doigt à la place des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté, je ne croirai pas ! »

Thomas le réaliste, le sceptique, veut voir de ses propres yeux, toucher de ses propres mains. Nous comprenons bien Thomas, N'a-t-il pas raison ? Surtout avec cette apparition étrange, qui passe à travers les portes verrouillées. J'aimerais voir si elle est visible, si elle est touchable.

L'exigence du douteur Thomas semble légitime, et d'ailleurs, la deuxième apparition, tout spécialement réservée à Thomas, confirme cette légitimité. Jésus ne dit pas non, ne renvoie pas Thomas à l'exigence d'une foi aveugle. Il répond à l'attente de Thomas, se laisse voir et toucher : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, [...] » Et c'est alors seulement que Thomas, comme Jésus le lui demande, cesse d'être incrédule et devient un homme de foi, confesse sa foi : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Cette confession, faible parce que trop tardive, un peu triste, parce qu'elle aurait en somme dû venir plus tôt, suscite la remarque de Jésus qui clôt le récit, sous la forme d'un léger reproche, mais plein d'empathie, semble-t-il : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »

Ainsi, le ressuscité répond à la demande du réaliste Thomas et ne le fait pas abdiquer son doute. Mais en même temps, sa réponse n'est pas non plus une confirmation pure et simple de son exigence. Il y a un écart, un décalage entre la demande et la réponse, si bien que la tension entre le voir et le croire reste ouverte. Thomas est invité à rester au cœur de cette tension, au lieu de vouloir la quitter à l'aide de certitudes dernières. Ce décalage est marqué par deux aspects. Tout d'abord, la remarque finale de Jésus présente l'apparition comme une concession faite au disciple incrédule. Une concession qui ne veut pas tout résoudre, mais simplement redonner le courage d'entrer à nouveau dans la dynamique de la foi, en affrontent la tension avec le déjà-vu et le déjà-touché. « Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »

Et le deuxième écart, c'est que, dans ce récit, le ressuscité renvoie Thomas au crucifié. En effet, c'est d'abord le crucifié que Thomas peut voir et toucher : les mains trouées et le côté transpercé. Cela est conforme à l'évangile : On ne peut pas voir et toucher un corps translucide, qui passe à travers les portes verrouillées. C'est dans le Jésus incarné, terrestre, abaissé, que Dieu se manifeste. C'est là que la parole de Dieu s'est faite chair, comme le dit le début de l'évangile, que la gloire de Dieu vient habiter notre monde. Et cela s'exprime en priorité dans l'événement de la croix. Il n'y a pas eu de prodige à la croix, Jésus n'est pas descendu, il a vécu la mort jusqu'au bout. C'est ce qui fait la vraie tension de la foi : la gloire de Dieu peut être crue dans ce qui, aux yeux des

hommes, se fait voir comme le pire outrage à cette gloire. « Bienheureux ceux qui, ne voyant que la gloire outragée dans la croix, croient pourtant en sa présence, en sa victoire. »

Ainsi, il y a, entre le réalisme sceptique et la foi aveugle, de la place pour une troisième possibilité : celle d'une foi qui, avec courage, arpente la tension continue entre la foi et la réalité telle qu'elle se donne à voir. C'est à cette foi que Thomas est invité, et nous avec lui. Dans son épître aux Romains, comme nous l'avons entendu, Paul exprime la même tension sous l'angle de l'espérance : « [...] voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance. »

J'aimerais, pour terminer, dire plus concrètement ce que signifie cette tension entre croire et voir, à l'aide de trois exemples.

Tout d'abord dans le rapport à notre corps : que nous soyons jeunes ou vieux, forts ou faibles, en bonne santé ou malades, nous sommes confrontés aux limites, à la finitude de notre corps, et nous l'éprouvons souvent comme ce qui nous limite, ce qui nous entrave, ce qui nous rend pesants. Mais la foi nous permet non pas de le quitter, de le laisser derrière nous, mais bien plutôt de le recevoir comme le lieu où nous sommes appelés à vivre dans la liberté et la joie. Avec tout ce qui le constitue, il est, selon l'expression de l'apôtre Paul, le temple du Seigneur, et nous pouvons l'habiter d'une présence nouvelle.

Il en va de même, deuxième exemple, dans nos rapports avec les autres : que ce soit le conjoint, l'enfant, le parent, l'ami, le collègue, dans nos relations se jouent toujours diverses attentes, plus ou moins bien satisfaites ou non. La résignation réaliste voit surtout tout ce qui fut manqué, tout ce qui ne fut pas donné. Ce voir peut bloquer nos amours et amitiés. La foi nous permet de croire en tension avec ce voir réaliste, et donc inscrire dans nos relations comme un surplus d'espérance, un espace de liberté. Autrui n'est pas réduit à ce qu'il donne à voir, et ainsi, il y a comme un capital de confiance qui ne s'épuise pas.

Enfin, je pense au monde tel qu'il se donne à voir quotidiennement. Je pense notamment aux attentats du dimanche de Pâques au Sri-Lanka, avec ses 360 morts et 500 blessés. Comme le dit l'apôtre Paul : « la création tout entière gémit [...] encore dans les douleurs de l'enfantement », et nous aussi [...], nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance ». Face aux horreurs du monde, à grande ou à petite échelle, le réaliste peut succomber à la résignation ou à la révolte pure et simple. Avec Paul, en gémissant, nous pouvons garder l'espoir que ce monde est la création aimée par Dieu. Cela nous donne le courage de nous y engager en toute lucidité et sobriété, pour travailler, à notre échelle et avec nos moyens, à le rendre un peu moins injuste, un peu plus vivable. « Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »

Amen.

### **Prière d'intercession**

Seigneur,

Apprends-nous à vivre dans la difficile tension entre voir et croire. Nous aimerions tant n'avoir que la certitude de ce que nous voyons ou que la certitude d'une foi qui croit sans rien voir. Mais cela nous figerait dans nos vies. Apprends-nous à rester en mouvement entre voir et croire, sans fermer les yeux sur la réalité, mais aussi sans réduire toutes choses à la réalité visible, en gardant toujours ce surplus qui nous permet de croire, d'espérer et d'aimer, sans devoir nous plier à la réalité.

Notre corps, nous aimerions le maîtriser et en disposer librement. Mais il nous rappelle nos limites, notre finitude. Libère-nous du besoin de maîtrise, mais aussi du danger de la résignation. Apprends-nous à accepter notre corps tel qu'il est, dans ses forces et ses faiblesses, pour le rendre disponible à ta présence et à la présence des autres.

Dans nos rapports à autrui, entre des exigences fortes et des attentes déçues, nous aimerions des bases visibles et tangibles de l'amour et de l'amitié. Libère-nous de ce besoin, afin que nous puissions accueillir les autres en leur offrant toujours un capital de confiance. Permets-nous d'accueillir comme toi, tu nous as accueillis, en espérant en nous, en nous attendant avec persévérance.

Le monde qui nous entoure nous confronte, lui aussi, à des sentiments partagés. Nous pourrions nous épuiser à vouloir le porter à bout de bras, ou capituler devant ses horreurs incessantes. Apprends-nous à l'accepter tel qu'il est, comme la création dans laquelle nous sommes appelés à agir, en artisans de la paix et de la justice.

Amen.